

SILHOUETTE

Le P. Perrin reçoit la médaille des Justes

Est-ce cette cité qui l'a touché à onze ans ? Le P. Joseph Marie Perrin, dominicain, semble avoir développé une acuité particulière à écouter ce siècle. Une lucidité pour partie récompensée hier, lorsqu'il a reçu, à 95 ans, la médaille de « Juste parmi les nations », des mains de Tamar Samash, consul d'Israël à Marseille, et de Robert Mizrahi, président pour le sud de la France de l'Institut Yad Vashem de Jérusalem. La distinction lui a été remise pour avoir sauvé deux juifs, Debora Joffre et G.J. Friedlander, durant la guerre. Mais le P. Perrin insiste pour entraîner dans cette reconnaissance ses « frères » de l'époque, comme le P. Parseval ou le P. Boulogne. « Nous étions nombreux à agir ainsi, montant de mini-réseaux. A Marseille, nous avons d'abord aidé les antifascistes allemands, puis des juifs. Une fois, nous avons logé ainsi 13 personnes au couvent de la rue Edmond-Rostand ». Et de raconter l'action de ces dizaines d'anonymes qui, comme Mme Toscan, marchande de poisson sur le Vieux Port, sillonné les rues de la vieille ville pour prévenir les juifs de la grande rafle.

Le P. Perrin s'est, durant la guerre, lié « d'une des amitiés les plus marquantes de sa vie » avec la philosophe Simone Weil. Il s'est impliqué aussi bien au service de la résistance spirituelle, grâce à la diffusion de revues, que dans l'aide aux victimes du nazisme. « J'y voyais l'occasion de réparer, autant que je le pouvais, le mal de l'antisémitisme », écrit-il dans son autobiographie. (1). Car la menace était aussi spirituelle : la persécution des juifs n'était pas seulement un mal national, mais l'offense la plus grave que l'on puisse infliger à Dieu. « Il fallait donc montrer clairement que le nazisme était une idéologie perverse et le combattre comme un danger pour les esprits. »

Cette action est avant tout une action de chrétien. « Aux générations futures, je dirai qu'il faut que le témoignage soit le fait de chrétiens de la rue. Il est essentiel aussi qu'aujourd'hui on rappelle, non pas mon action, mais bien celle de tous les chrétiens qui se sont engagés pour sauver des juifs. L'Etat d'Israël s'honore d'une telle démarche. La reconnaissance arrive-t-elle tard ? Il faut comprendre qu'après la guerre, la première volonté des victimes fut d'oublier les atrocités de cette période, explique Robert Mizrahi, qui fut lui aussi sauvé de cette façon avec son frère. Et puis, ceux qui nous ont sauvés ne se sont eux-mêmes — probablement par modestie — pas beaucoup exprimés. »

Anne-Françoise ROBERT

(1) Comme un veilleur attend l'aurore (Cerf, 105 €).

LA PROVENCE 13-02-00

Distinction
La reconnaissance éternelle du peuple juif envers le père Perrin

Pour avoir sauvé de nombreux juifs pendant la guerre, le père Joseph-Marie Perrin a reçu la médaille et le diplôme de « Juste parmi les nations ».

Une cérémonie un peu particulière était célébrée, récemment, en l'hôtel de ville : les communautés juives et catholiques étaient rassemblées autour d'un homme qui leur est cher et qu'elles admirent : le père Joseph-Marie Perrin, Dominicain, le père Perrin fait partie de « ceux qui ont dit non, non à la collaboration, non à la persécution, non à la souffrance », rappelle Tamar Samash, consul général d'Israël à Marseille. Pendant la guerre, il a en effet réussi, à Marseille et dans son établissement de Montpellier, à cacher de nombreuses personnes, en particulier des juifs, persécutés par les armées d'occupation.

C'est pour cette action discrète, ce courage qui sauve des vies, qu'ils étaient tous là, reconnaissants à jamais.

Des discours d'une grande intensité

Après une allocution du maire de Marseille, Jean-Claude Gaudin, ce sont les représentants des communautés juives qui se sont exprimés. Le président de l'Institut Yad Vashem de Jérusalem (memorial à jamais) pour le sud de la France, Robert Mizrahi, a longuement présenté l'institut dont le département du « juste parmi les nations » est « un témoignage de reconnaissance du peu-



Le père Perrin reçoit des mains de Tamar Samash la médaille de « Juste parmi les nations ». (Photo Richard COLINET)

ple juif à l'égard des justes ». Dans un discours très intense il raconta le calvaire des juifs pendant la guerre. C'est donc devant une assemblée recueillie et émue, que le consul général d'Israël a pris la parole pour raconter « le courage et le dévouement à l'égard des persécutés, au péril de sa vie », du père Perrin et demande pour quoi « ces justes n'ont-ils jamais été appelés à la barre pour affirmer que, même s'ils n'étaient pas dans le secret des Dieux, on pouvait pressentir ce qui arrivait à toutes ses personnes pourchassées. »

"Juste parmi les nations"

Robert Mizrahi et Tamar Samash, visiblement très touchés, ont ensuite remis au père Perrin le diplôme et la médaille de « Juste parmi les nations ». « Au père Perrin, le peuple juif reconnaissant ; qui-

conque sauve une vie, sauve l'univers tout entier ». Mais Tamar Samash a précisé que cette médaille n'était pas une décoration mais une reconnaissance « éternelle ».

Le père Perrin a tenu à exprimer « son émerveillement à retrouver des amis de tant d'années : je sais combien nous avons été liés les uns aux autres : il y avait une communion de collaboration : je n'ai pas sauvé tous ces gens seuls. Nous sommes là pour admirer les actes de solidarité et d'accueil de ces gens qui n'ont pas d'étiquette mais un cœur ».

Pour Monseigneur Panafieu cette reconnaissance est primordiale car « elle témoigne de la fraternité judéo-chrétienne » à laquelle il attache tant d'importance.

Cette cérémonie si prenante a été aussi un grand message d'espérance pour les jeunes générations.

I.M.